

LE PARCOURS ASSOCIÉ CORPUS

Exemple pour une classe de première^o : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* –
Parcours : « Une parole militante : pouvoir et tyrannie »

Texte 1 : Nicolas Machiavel, Le Prince, 1513 (traduction de l'italien par J.-V. Péries, 1825), extraits.

Machiavel dédie ce traité politique à Laurent de Médicis, qui dirige Florence. Sa pensée inspirera les philosophes et les hommes politiques et donnera lieu à des débats. Le Prince propose ainsi, à partir d'expériences concrètes du pouvoir, de justifier le recours à la tyrannie en vue d'asseoir un pouvoir efficace.

Chapitre XVII : « Des cruautés et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint »

Il s'est élevée la question de savoir s'il vaut mieux être aimé que craint, ou être craint qu'aimé.

On peut répondre que le meilleur serait d'être l'un et l'autre. Mais, comme il est très difficile que les deux choses existent ensemble, je dis que, si l'une doit manquer, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé. On peut, en effet, dire généralement des hommes qu'ils sont ingrats, inconstants, dissimulés, tremblants devant les dangers et avides de gain ; que, tant que vous leur faites du bien, ils sont à vous, qu'ils vous offrent leur sang, leurs biens, leur vie, leurs enfants, tant, comme je l'ai déjà dit, que le péril ne s'offre que dans l'éloignement ; mais que, lorsqu'il s'approche, ils se détournent bien vite. Le prince qui se serait entièrement reposé sur leur parole, et qui, dans cette confiance, n'aurait point pris d'autres mesures, serait bientôt perdu ; car toutes ces amitiés, achetées par des largesses-, et non accordées par générosité et grandeur d'âme, sont quelquefois, il est vrai, bien méritées, mais on ne les possède pas effectivement ; et, au moment de les employer, elles manquent toujours. Ajoutons qu'on appréhende beaucoup moins d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre ; car l'amour tient par un lien de reconnaissance bien faible pour la perversité humaine, et qui cède au moindre motif d'intérêt personnel ; au lieu que la crainte résulte de la menace du châtement, et cette peur ne s'évanouit jamais.

Cependant le prince qui veut se faire craindre doit s'y prendre de telle manière que, s'il ne gagne point l'affection, il ne s'attire pas non plus la haine ; ce qui, du reste, n'est point impossible ; car on peut fort bien tout à la fois être craint et n'être pas haï ; et c'est à quoi aussi il parviendra sûrement, en s'abstenant d'attenter, soit aux biens de ses sujets, soit à l'honneur de leurs femmes. S'il faut qu'il en fasse périr quelqu'un, il ne doit s'y décider que quand il y en aura une raison manifeste, et que cet acte de rigueur paraîtra bien justifié. Mais

Retrouvez éduscol sur :



il doit surtout se garder, avec d'autant plus de soin, d'attenter aux biens, que les hommes oublient plutôt la mort d'un père même que la perte de leur patrimoine, et que d'ailleurs il en aura des occasions plus fréquentes. Le prince qui s'est une fois livré à la rapine trouve toujours, pour s'emparer du bien de ses sujets, des raisons et des moyens qu'il n'a que plus rarement pour répandre leur sang.

C'est lorsque le prince est à la tête de ses troupes, et qu'il commande à une multitude de soldats, qu'il doit moins que jamais appréhender d'être réputé cruel ; car, sans ce renom, on ne tient point une armée dans l'ordre et disposée à toute entreprise.

Chapitre XVIII : « Comment les Princes doivent tenir parole »

Chacun comprend combien il est louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours franchement et sans artifice. De notre temps, néanmoins, nous avons vu de grandes choses exécutées par des princes qui faisaient peu de cas de cette fidélité et qui savaient en imposer aux hommes par la ruse. Nous avons vu ces princes l'emporter enfin sur ceux qui prenaient la loyauté pour base de toute leur conduite. On peut combattre de deux manières : ou avec les lois, ou avec la force. La première est propre à l'homme, la seconde est celle des bêtes ; mais comme souvent celle-là ne suffit point, on est obligé de recourir à l'autre : il faut donc qu'un prince sache agir à propos, et en bête et en homme. C'est ce que les anciens écrivains ont enseigné allégoriquement, en racontant qu'Achille et plusieurs autres héros de l'Antiquité avaient été confiés au centaure Chiron, pour qu'il les nourrît et les élevât. Par là, en effet, et par cet instituteur moitié homme et moitié bête, ils ont voulu signifier qu'un prince doit avoir en quelque sorte ces deux natures, et que l'une a besoin d'être soutenue par l'autre. Le prince, devant donc agir en bête, tâchera d'être tout à la fois renard et lion : car, s'il n'est que lion, il n'apercevra point les pièges ; s'il n'est que renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a également besoin d'être renard pour connaître les pièges, et lion pour épouvanter les loups. Ceux qui s'en tiennent tout simplement à être lions sont très malhabiles.

Texte 2 : Érasme, L'Éducation du prince chrétien, 1516 (traduction Anne-Marie Greninger, Les Belles Lettres, 2016), extraits.

Érasme, érudit humaniste, rédige L'institution du prince chrétien alors qu'il est nommé précepteur du futur empereur Charles-Quint. Son traité s'oppose aux thèses de Machiavel.

Chapitre I : « Naissance et éducation du prince »

Le tyran s'est fixé comme objectif de suivre tous ses caprices, le roi au contraire ne veut que le juste et le bien. Le salaire du tyran, c'est la richesse, la récompense du roi l'honneur qui suit l'intégrité ; le tyran gouverne par la crainte, la ruse et les pratiques vicieuses, le roi par la sagesse, l'honnêteté et la bienfaisance ; le tyran exerce le pouvoir dans son intérêt, le roi dans l'intérêt de la société ; le tyran veille à sa sécurité en s'entourant de gardes barbares, de criminels stipendiés, alors que le roi se considère comme protégé par la prospérité qu'il assure aux citoyens et par sa popularité auprès d'eux. Le tyran tient pour suspects tous les citoyens qui se signalent par leur valeur, par leur discernement et leur autorité, et il les déteste, alors que le roi leur ouvre les bras, préférant en faire des amis et collaborateurs. Le tyran se plaît en compagnie d'imbéciles auxquels il peut en imposer, ou de crapules qu'il utilise pour conforter son régime, ou encore de flatteurs dont la bouche lui dit ce qu'il a plaisir à faire. Au contraire, ce sont les individus les plus sages qui sont aussi les plus appréciés

Retrouvez éducol sur :



du roi, qui peut tirer profit de leurs conseils ; plus un homme a de qualités, plus il en fait cas, parce qu'il peut se fier sans réserve à sa loyauté, et il aime avoir des amis libres dont la fréquentation le rend meilleur lui-même. Tyrans et rois ont nombre de mains et d'yeux, mais utilisent ces instruments de façon diamétralement opposée : le tyran fait en sorte de transférer les biens des citoyens à une petite caste de gens peu recommandables et à fortifier son pouvoir en affaiblissant ses sujets ; le roi, lui, pense que, ce qu'il peut y avoir dans la cassette des citoyens, c'est cela essentiellement qui est son trésor public. Le tyran fait en sorte de tenir tout le monde sous sa coupe par les lois ou la délation ; le bonheur du peuple fait la joie du roi. Le tyran s'attache à être craint, le roi à être aimé. Rien n'est plus suspect au tyran que l'entente entre les hommes d'élite et la paix entre cités, principales sources de satisfaction pour le roi. Le tyran prend plaisir à semer factions et discorde entre les citoyens, il entretient et attise consciencieusement les conflits surgis par hasard, et il les fait servir à renforcer sa domination. Le roi, lui, se préoccupe seulement d'entretenir la concorde civile, et, si un désaccord a surgi, il n'a rien de plus pressé que de réconcilier les adversaires, comprenant évidemment qu'il n'est pire risque de contagion pour la société.

Le tyran, s'il se rend compte que la cité est florissante, fait naître la guerre en trouvant des prétextes et même en faisant entrer des ennemis, de façon à affaiblir les forces de son peuple. À l'inverse, le roi fait tout, supporte tout pour installer une paix permanente, sachant bien que de la guerre surgissent en une fois tous les maux qui affectent la société. C'est pour protéger sa personne que le tyran édicte ou abroge des lois, des décrets des institutions, des traités, jusqu'à des cérémonies sacrées ou profanes. Le roi mesure tout à l'aune du bien public.

Chapitre 11 : « Entreprendre une guerre »

Le bon prince n'entreprendra jamais de guerre sauf s'il a tenté toutes les voies, et qu'aucune n'a permis d'y échapper. Si nous étions dans dispositions, alors presque jamais une guerre n'éclaterait parmi les peuples. Mais si en fin de compte cette plaie ne peut être évitée, dès ce moment le prince aura à cœur de la mener en épargnant le plus possible son peuple, en répandant le moins possible de sang chrétien, et en la terminant au plus tôt.

Un prince vraiment chrétien doit mesurer d'abord la distance immense entre l'homme, animal fait pour la paix et la bienveillance, et les bêtes sauvages, les fauves, nés pour la guerre et la prédation.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 3 : Rabelais, *Gargantua*, 1535, ch. XXIX.

Rabelais, une figure majeure de la Renaissance française, donne avec *Gargantua* la suite des aventures d'une famille de géants entreprise avec *Pantagruel*. Dans le chapitre XXIX, *Gargantua* écrit à son fils afin de lui faire part des dangers qui pèsent sur son royaume.

Le caractère fervent de tes études aurait requis que je n'eusse pas à interrompre de longtemps ce loisir studieusement philosophique, si la confiance que nous avons en nos amis et alliés de longue date n'avait à présent abusé la quiétude de ma vieillesse. Mais puisqu'un destin fatal veut que je sois inquiété par ceux sur qui je me reposais le plus, force m'est de te rappeler pour protéger les gens et les biens qui sont confiés à tes mains par droit naturel.

Car, de même que les armes défensives sont inefficaces au-dehors si la volonté n'est en la maison, de même vaines sont les études et inutile la volonté qui ne passent pas à exécution, grâce à la vertu, en temps opportun et ne sont pas conduites jusqu'à leur accomplissement.

Mon intention n'est pas de provoquer mais d'apaiser, ni d'attaquer mais de défendre, ni de conquérir mais de garder mes loyaux sujets et mes terres héréditaires sur lesquelles, sans cause ni raison, est entré en ennemi Picrochole qui poursuit chaque jour son entreprise démente et ses excès intolérables pour des personnes éprises de liberté.

Je me suis mis en devoir de modérer sa rage tyrannique, de lui offrir tout ce que je pensais susceptible de le contenter ; j'ai plusieurs fois envoyé des ambassades amiables auprès de lui pour comprendre en quoi, par qui et comment il se sentait outragé. Mais je n'ai eu d'autre réponse de lui qu'inspirée par une volonté de défiance, et une prétention au droit de regard sur mes terres. Cela m'a convaincu que Dieu l'Éternel l'a abandonné à la gouverne de son libre arbitre et de sa raison privée. Sa conduite ne peut qu'être mauvaise si elle n'est continuellement éclairée par la grâce de Dieu qui me l'a envoyé ici sous de mauvais auspices pour le maintenir dans le sentiment du devoir et l'amener à la réflexion.

Aussi, mon fils bien-aimé, quand tu auras lu cette lettre, et le plus tôt possible, reviens en hâte pour secourir non pas tant moi-même (toutefois c'est ce que par piété tu dois faire naturellement) que les tiens que tu peux, pour le droit, sauver et protéger. Le résultat sera atteint avec la moindre effusion de sang possible et, si c'est réalisable, grâce à des moyens plus efficaces, des pièges et des ruses de guerre, nous sauverons toutes les âmes et renverrons tout ce monde joyeux en ses demeures.

Très cher fils, que la paix du Christ, notre rédempteur, soit avec toi.

Salue pour moi Ponocrates, Gymnaste et Eudémon.

Ce vingt septembre,

Ton père, Grandgousier.

(l'orthographe et la syntaxe ont été modernisées).

Retrouvez éduscol sur :



Texte 4 : Ronsard, Continuation du discours des misères de ce temps, 1562, v. 1 – 28.

Ronsard adresse ce poème à la reine Catherine de Médicis, la régente du royaume, alors que les guerres de religion viennent de commencer. Il prend le parti des catholiques contre les protestants qu'il accuse de détruire la France.

Madame, je serais ou du plomb ou du bois,
Si moi que la nature a fait naître François,
Aux races à venir je ne contais la peine
Et l'extrême malheur dont notre France est pleine.
Je veux de siècle en siècle au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfants l'ont prise et dévêtue,
Et jusques à la mort vilainement battue.
Elle semble au marchand, accueilli de malheur,
Lequel au coin d'un bois rencontre le voleur,
Qui contre l'estomac lui tend la main armée,
Tant il a l'âme au corps d'avarice affamée.
Il n'est pas seulement content de lui piller
La bourse et le cheval ; il le fait dépouiller,
Le bat et le tourmente, et d'une dague essaie
De lui chasser du corps l'âme par une plaie ;
Puis en le voyant mort se sourit de ses coups,
Et le laisse manger aux mâtins et aux loups.
Si est-ce que de Dieu la juste intelligence
Court après le meurtrier et en prend la vengeance ;
Et dessus une roue, après mille travaux,
Sert aux hommes d'exemple et de proie aux corbeaux.
Mais ces nouveaux Chrétiens qui la France ont pillée,
Volée, assassinée, à force dépouillée,
Et de cent mille coups tout l'estomac battu,
Comme si brigandage était une vertu,
Vivent sans châtement, et à les ouïr dire,
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 5 : Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, 1616, « Misères », v. 56-96.

Les *Tragiques* sont divisés en sept chants. Le premier, « Misères », est consacré au tableau de la France déchirée par les guerres civiles qui opposent catholiques et protestants.

Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu,
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprends bien plus haut, car j'apprends à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
Ces ruisselets d'argent, que les Grecs nous feignaient,
Où leurs poètes vains buvaient et se baignaient,
Ne courent plus ici mais les ondes si claires
Qui eurent les saphirs et les perles contraires
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,
Leur murmure plaisant heurte contre des os.
Telle est en écrivant ma non commune image
Autre fureur qu'amour reluit en mon visage ;
Sous un inique Mars, parmi les durs labeurs
Qui gâtent le papier et l'encre de sueurs,
Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées
Nous avortons ces chants au milieu des armées
En délaçant nos bras de crasse tout rouillés,
Qui n'osent s'éloigner des brassards dépouillés.
Le luth que j'accordais avec mes chansonnettes
Est ores étouffé de l'éclat des trompettes ;
Ici le sang n'est feint, le meurtre n'y défaut ;
La mort joue elle-même en ce triste échafaud,
Le juge criminel tourne et emplit son urne .
D'ici la botte en jambe , et non pas le cothurne,
J'appelle Melpomène en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrène éveillant cette sœur
Des tombeaux rafraîchis, dont il faut qu'elle sorte
Échevelée, affreuse, et bramant de la sorte
Que fait la biche après le faon qu'elle a perdu.
Que la bouche lui saigne, et son front éperdu

Retrouvez éduscol sur :



Fasse noircir du ciel les voûtes éloignées,
Qu'elle éparpille en l'air de son sang deux poignées
Quand épuisant ses flancs de redoublés sanglots
De sa voix enrouée elle bruira ces mots :
« Ô France désolée ! ô terre sanguinaire,
Non pas terre mais cendre ! ô mère, si c'est mère
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein
Et quand on les meurtrit les serrer de sa main !
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle
S'émeut des obstinés la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat,
Là le fruit de ton flanc fait le champ du combat. »

Texte 6 : Corneille, *Cinna*, 1641, Acte II, sc. 1, v. 357 à 392.

Corneille met en scène dans *Cinna* la conjuration qui vise Auguste à la fin de son règne. L'empereur s'interroge sur le sort qui est réservé aux tyrans et sur l'intérêt des exemples que donne le passé.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang,
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,

Retrouvez éduscol sur :



Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César, mon père, en a joui de même ;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis et l'autre l'a gardé ;
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Texte 7 : La Fontaine, Fables, 1668, livre I, 5, « Le Loup et le chien ».

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.

Retrouvez éduscol sur :



Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré : point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons :
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ? – Peu de chose.
– Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours ; mais qu'importe ?
– Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 8 : Montesquieu, Lettres persanes, 1721, lettre XIV.

Les lettres XI à XIV dressent le portrait des Troglodytes, peuple primitif qui conduit par des passions mauvaises en vient à s'entretuer. Les deux familles survivantes, pleines de vertus, bâtissent une société régie par les lois les plus douces. Voici la fin du récit les concernant.

Lettre XIV

USBEK AU MÊME

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste, et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « À Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » À ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour, disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur ; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté ; et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature ? Ô Troglodytes ! Je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux. Pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ? »

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 9 : Rousseau, Du Contrat social, 1761, I,1.

***Du Contrat social* est un traité qui aborde des questions de philosophie politique, et notamment celles des institutions. Il avance l'idée que la liberté est inaliénable et que le pouvoir politique s'exerce sur le peuple grâce à sa volonté d'échanger sa liberté naturelle contre la liberté civile issue de la volonté commune des citoyens.**

Puisqu'aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, et puisque la force ne produit aucun droit, restent donc les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes.

Si un particulier, dit Grotius, peut aliéner sa liberté et se rendre esclave d'un maître, pourquoi tout un peuple ne pourrait-il pas aliéner la sienne et se rendre sujet d'un roi ? Il y a bien des mots équivoques qui auraient besoin d'explication, mais tenons-nous en à celui d'aliéner. Aliéner, c'est donner ou vendre. Or un homme qui se fait esclave d'un autre ne se donne pas, il se vend, tout au moins pour sa subsistance : mais un peuple pourquoi se vend-il ? Bien loin qu'un roi fournisse à ses sujets leur subsistance il ne tire la sienne que d'eux, et selon Rabelais un roi ne vit pas de peu. Les sujets donnent donc leur personne à condition qu'on leur prenne leur bien ? Je ne vois pas ce qu'il leur reste à conserver.

On dira que le despote assure à ses sujets la tranquillité civile. Soit ; mais qu'y gagnent-ils, si les guerres que son ambition leur attire, si son insatiable avidité, si les vexations de son ministère les désolent plus que ne feraient leurs dissensions ? Qu'y gagnent-ils, si cette tranquillité même est une de leurs misères ? On vit tranquille aussi bien dans les cachots ; en est-ce assez pour s'y bien trouver ? Les Grecs enfermés dans l'ancre du Cyclope y vivaient tranquilles, en attendant que leur tour vînt d'être dévorés.

Retrouvez éduscol sur :

